

Éloge de l'ambiguïté cartographique.

Par Giuseppe Dematteis



Si « l'art ne reproduit pas

le visible, mais le rend visible », comme Paul Klee l'a affirmé (1969, p. 34), la géographie et la cartographie ont quelque chose de commun à la fois avec l'art et avec les codes de lecture habituels. En effet, elles rendent visible un ordre qui échappe à ceux qui se limitent à observer les choses telles qu'elles apparaissent à la vue. Le cartographe et le géographe, comme l'artiste, interprètent : ils sélectionnent des faits et établissent des relations entre eux selon des critères plus ou moins optionnels, arbitraires, d'une certaine manière conventionnels et de toute façon subjectifs. La relation entre la réalité et la représentation cartographique peut faire l'objet d'interprétations différentes, fondamentalement ambiguës, car multiples. La réalité représentée par une carte pourrait tout aussi légitimement être représentée d'une façon différente, traduisant ainsi la vision de celui qui observe la carte ou le tableau, ou de celui qui lit la description géographique.

Bien que chacun s'accorde à dire que « la carte n'est pas le territoire »¹, le préjugé est toutefois répandu selon lequel les cartographies (et dans une certaine mesure aussi les géographies) sont des documents « objectifs », c'est-à-dire qu'il représentent des faits d'une manière univoque.

Accepter leur ambiguïté et leur indétermination signifie plutôt les penser ouvertes à plusieurs significations, interprétations et développements. Ceci est important car s'il est vrai que la carte n'est pas le territoire, il est vrai aussi que, au fil du temps, elle le devient (et vice-versa). Notre façon de représenter l'espace habité est un agent modelleur puissant de sa forme et de son organisation. Faire croire qu'il n'y a qu'une seule façon de voir un territoire signifie alors en imposer une construction conforme aux règles implicites dans cette vision. Des règles sous-tendues par un projet à déconstruire par l'identification de ses buts possibles.

Géographie et cartographie ont donc en commun le risque d'être implicitement normatives. Afin d'éviter ceci il faut, à mon avis, les concevoir d'une certaine façon comme des arts mimétiques (comme la peinture, la description poétique-littéraire, etc.), c'est-à-dire des arts qui entretiennent une relation référentielle avec les lieux, mais sans prétendre les reproduire à l'identique. En effet cartes et géographie ne doivent pas reproduire, mais interpréter les lieux : dévoiler leurs potentialités illimitées d'engendrer du sens, mettre en évidence leurs virtualités cachées. Il ne faut pas concevoir les lieux comme des objets ou des conteneurs d'objets, mais comme des entités symboliquement construites et vécues comme telles par celui qui les habite, les utilise ou simplement les visite. Les cartes, comme les descriptions géographiques, devraient donc pouvoir dévoiler les intentions de celui qui les a construites et les possibles réponses (même conflictuelles) de celui qui vit les lieux qu'elles représentent. Je crois que c'est en ce sens qu'il faut interpréter l'exhortation que Jacques Lévy nous a adressée (je cite par cœur): « put the actors on the map, put the map on the actors ».

Ici naît, cependant, un problème épistémologique et éthique d'une certaine importance, car dans notre tradition occidentale (à partir de Platon et Aristote) dans laquelle la logique et l'ontologique doivent coïncider afin qu'on puisse produire le juste. L'essence des choses doit donc coïncider de façon biunivoque avec les mots (ou les autres signes) par lesquels nous la représentons, non seulement en tant que garantie de vérité, mais aussi pour permettre l'interaction communicative entre les décideurs. En effet, s'il devait y avoir un désaccord sur la signification des mots et des signes, on ne pourrait pas discuter, démontrer ou contredire la validité des affirmations, ni convaincre par le biais du débat public. Ainsi, la vérité publique ne pourrait pas se constituer, les décisions ne pourraient pas être prises démocratiquement. De là dérive l'importance du principe d'identité, de non-contradiction et de tiers exclu, c'est-à-dire des règles logiques ayant permis le développement des diverses technologies, parmi lesquelles la technologie cartographique, qui ne sert pas seulement à faire la guerre (comme le dénonça il y a quelques années Yves Lacoste), mais aussi à sauver des vies humaines lors de catastrophes.

Mais la retombée problématique est que la cartographie métrique analogique-référentielle (et dans sa trace la géographie néoclassique) basée sur ces règles, a ensuite suivi une dérive commune à toutes les connaissances occidentales. C'est-à-dire que d'instrument utile pour connaître et agir sur les choses, la cartographie métrique analogique-référentielle s'est transformée en représentation-interprétation unique, objective du monde. Par « unique » je veux dire tendant à éliminer toute possibilité d'interprétations différentes, rendant fixes les choses en mouvement et cachant les potentialités évolutives, prétendant uniformiser toutes les échelles, du local au global, les réduisant à un principe d'ordre unique.

Comme l'a observé François Jullien (2006), cette dérive épistémologique résulte du fait que toutes les interprétations du monde qui ne se sont réduites aux règles du *logos* ont été reléguées dans des cadres pré-logiques ou para-logiques, comme ceux de l'art, de la poésie et du sacré non normé par les religions. De ces représentations ouvertes à toute signification continuent toutefois à émerger des « vérités » parfois antagonistes par rapport aux pouvoirs constitués et, cependant, dans certaines limites acceptées par nos démocraties, car aptes à suggérer les solutions novatrices nécessaires à la gestion du changement.

La géographie et la cartographie oscillent depuis toujours entre *logos* et *poiesis*, entre rigueur analytique et ambiguïté métaphorique, entre fermeture et ouverture, entre conservation et innovation. Elles partagent avec les arts mimétiques, la particularité de rendre visibles les possibles significations alternatives du « non-caché » (Foucault, 1969, p. 143), c'est-à-dire le territoire et le paysage qui sont sous nos yeux, que nous interprétons sans le vouloir selon l'ordre établi. Les représentations cartographiques (comme les interprétations géographiques) sont, par leur nature, « publiques » car elles concernent une réalité que tout le monde a sous les yeux, qui apparaît et qui appartient à tous. Ayant comme référents des biens communs (le territoire, le paysage), elles alimentent des narrations publiques, intrinsèquement politiques. Concernant la politique en tant qu'« art du possible », elles doivent avoir une composante d'ambiguïté et d'indétermination apte à aller au-delà du *tertium non datur*, pour dévoiler les potentialités interprétatives propres à ces espaces qui peuvent se traduire par de possibles nouvelles formes organisationnelles et évolutives des territoires et des lieux comme espaces de vie.

En utilisant les suggestions venues de la rencontre de Bergame, je propose d'indiquer quelques pistes de réflexion qui me paraissent praticables. L'une est de faire accompagner de plus en plus l'utilisation de la cartographie traditionnelle (métrique analogique-référentielle) par une cartographie évocatrice, figurale, sans rapports fixes d'échelle, du type des cartes médiévales (ou du Mexique préhispanique, de la Chine classique, de l'ancien Japon, et similaires). Ce type de

langage cartographique ouvert, déjà utilisé dans la cartographie participative, devrait être étendu à l'école et aux différents moyens de communication — interactifs en particulier — permettant l'expression de subjectivités différentes. Ceci mènerait, à mon avis, à créer une circularité féconde entre communication et recherche. La communication interactive permet « d'apprendre du territoire » à travers la connaissance des diverses représentations de celui qui y vit et travaille. La cartographie symbolique-figurale offre un langage commun aux sujets vivant des expériences différentes et ayant des visions différentes de leur relation avec le territoire, pas exprimable autrement. Ces cartographies subjectives peuvent être traitées comme des couches qui, bien que n'étant pas réciproquement réductibles, peuvent être mises en relation entre elles.

Cette technique de « couches » ne doit pas être échangée avec celle qui permet, par exemple, de superposer plusieurs images thématiques sur une même base cartographique. Il s'agit plutôt de couches ou de plans non mutuellement réductibles, qu'il faut donc toujours imaginer dans un espace à trois dimensions. En réalité, les représentations de dimensions *multi-strates* devraient en avoir au moins deux autres, ce qui malheureusement empêche de les voir dans leur ensemble. L'une, que je mettrais à la base de tout, est celle dont la stratification de longue durée, propre à chaque territoire, se présente localisée par des soulèvements, des plis et des failles, œuvre d'une tectonique politique, économique et militaire qui, au cours des années, a mélangé à nouveau les sédiments déposés par l'histoire. Une autre est la dimension multi-scalaire : en effet, chaque lieu étant constitué par des relations le liant aux espaces les plus amples, jusqu'à l'espace planétaire, chaque topographie est aussi une cosmographie.

En opposition avec les idées réductrices de ceux qui comme Thomas Friedman (2005) pensent que le monde est plat, je pense que sa représentation multi-strates permet au contraire d'en saisir la complexité à partir des lieux. Elle est une façon par laquelle le cartographe « réflexif » (Casti, 2007) peut devenir un sujet conscient et actif dans les processus non-linéaires de déterritorialisation et reterritorialisation auxquels, bon gré ou mal gré, il participe avec son travail.

Illustration : Norman B. Leventhal Map Center at the BPL, « World Map », 10.07.2010, [Flickr](#), (licence [Creative Commons](#)).